L'Essai sur l'accélération de l'histoire, de Daniel Halévy (1948) : remarques critiques sur une référence centrale

Pierre Savy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1062>

DOI : 10.4000/elh.1062

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2016

Pagination : 77-82

ISBN : 978-2-271-09325-7

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Pierre Savy, « L'Essai sur l'accélération de l'histoire, de Daniel Halévy (1948) : remarques critiques sur une référence centrale », *Écrire l'histoire* [En ligne], 16 | 2016, mis en ligne le 15 septembre 2019, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1062> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1062>

L'Essai sur l'accélération de l'histoire, de Daniel Halévy (1948): remarques critiques sur une référence centrale

---

1. *L'Essai sur l'accélération de l'histoire* de Daniel Halévy (1948)¹ est aujourd'hui chez les historiens français la première référence qui vient à l'esprit lorsque l'on entreprend de réfléchir au concept d'accélération. Référence fameuse, mais problématique pour plusieurs raisons: donner pour acquise, dès le titre, l'«accélération de l'histoire», voilà une «évidence impérieuse et intimidante²» qui fait de prime abord froncer le sourcil de l'historien, que l'on sait doté de l'esprit de contradiction. L'idée que «notre temps», comme par hasard le nôtre, soit justement celui qui va vite, celui qui va plus vite, est l'un des préjugés que regardent avec circonspection les historiens professionnels. Comme toute science sociale, l'histoire n'enseigne-t-elle pas à rompre avec le sens commun, notamment avec le rapport que chacun entretient spontanément avec son époque? On sera d'autant

plus perplexe si l'on est pénétré d'une vulgate braudélienne qui enseigne que le temps est lent et que le monde qui nous entoure résulte d'évolutions de longue durée, bien plutôt que de l'écume, à laquelle s'arrête le regard des profanes³.

Mais le livre dont nous parlons ici n'est pas tout à fait de «notre temps». C'est en 1948, un an avant la grande œuvre de Fernand Braudel, que fut publié le fameux *Essai* de Daniel Halévy (1872-1962). Frère cadet de l'historien Élie (1870-1937) et fils du célèbre librettiste et académicien Ludovic (1834-1908), Daniel est issu d'une famille illustre dans le monde des lettres et des arts, de tradition bourgeoise, orléaniste, libérale et alors plutôt protestante⁴. Il a consacré son temps à des activités d'éditeur (des «Cahiers verts» de Grasset), d'animateur d'un salon littéraire, de journaliste, de critique et d'essayiste, travaillant

notamment sur Nietzsche; dans sa jeunesse, il fut proche de Proust, de Degas, de Péguy. Sa longue existence connaît une évolution politique profonde (oserait-on parler de «dérive⁵»?) qui le conduit de l'orléanisme éclairé et même dreyfusard à des positions beaucoup plus conservatrices à partir des années 1910, allant jusqu'au traditionalisme et à la sympathie pour le régime de Vichy en 1940.

Ce petit livre (168 pages) fit grand bruit; ou peut-être faut-il dire plutôt que son titre est resté dans les mémoires. Il avait pour éditeur le maurassien René Wittmann⁶, alors à la tête des éditions Self (le livre porte deux mentions: «Les Îles d'Or» et «Éditions Self»), une jeune maison appartenant aux milieux traditionalistes qui publiait, outre Charles Maurras lui-même, des auteurs comme Jacques Bainville ou Bernard de Vaulx, sans oublier la traduction française du retentissant *I Chose Freedom*, de Victor Kravchenko⁷. *L'Essai* fut réédité chez Fayard en 1961, avec une préface de l'auteur, alors très âgé. Enfin, en 2001, aux éditions de Fallois, Jean-Pierre Halévy (1927-2005), dédicataire et même en quelque sorte (nous y revenons tout de suite) initiateur de *L'Essai*, l'a réédité avec d'autres textes, moins connus, de son grand-père⁸.

2. Quelle était la thèse de ce livre? Il y a ici une première surprise. Quoique, dans la préface à l'édition de 1961, l'auteur se défende d'avoir voulu écrire «un résumé de l'histoire universelle⁹», *L'Essai* constitue en fait, autant qu'une «méditation» sur l'«accélération de l'histoire» habilement mise en avant par le titre, un tableau brossé à grands traits de l'histoire de l'humanité vue depuis

l'Occident. Du reste, Halévy écrivit ce livre en réponse à la question suivante, posée à lui et à son gendre, Louis Joxe, par son petit-fils Jean-Pierre: «Avez-vous une vision globale de l'histoire de l'humanité, pourriez-vous en esquisser les grandes lignes?» (p. 137). Comment dès lors nier qu'il s'agit d'abord d'«un résumé de l'histoire universelle»?

Il y est toutefois aussi question d'accélération, bien sûr. *L'Essai* est rangé par ordre chronologique: savant et brassant très large (histoire politique, mais aussi histoire de la religion, des arts, des techniques, etc.) tout en restant toujours clair, l'auteur mène son lecteur, dans une première partie intitulée «Le cycle antique» et comptant sept courts chapitres, jusqu'à la «Fin des empires antiques». S'ouvre ensuite la seconde partie du livre, «Le cycle moderne», dont les vingt-sept chapitres vont de la «Déchéance de l'Asie» jusqu'au milieu du xx^e siècle, en passant par exemple par «La révolution des moines», «Les derniers beaux jours» ou encore «Les lendemains d'Hiroshima». On le voit, au fil de cette succession d'étapes et d'esquisses, Halévy ne parle pas seulement de l'accélération de l'histoire à son époque: il entend insister, et c'est pour le lecteur une autre surprise, sur les différents moments où, depuis trois mille ans environ, l'histoire de l'humanité a pu ralentir ou au contraire accélérer. Il y a donc eu non pas une seule «accélération de l'histoire», mais plusieurs. Cependant, l'auteur soutient que le rythme auquel survient le changement à son époque s'est fait dramatiquement plus élevé: des bouleversements de tous ordres ont accéléré l'«allure du temps» de manière stupéfiante, si bien que l'accélération qu'il connaît est la plus rapide qu'on ait jamais vue, du fait notamment

de ce que l'on n'appelle pas encore la mondialisation.

Certains de ces bouleversements relèvent de la brisure des époques, telle la Révolution française; d'autres appartiennent à l'histoire matérielle, comme la roue et, plus généralement, les «inventions», qui ont changé la face du monde. Avec les progrès scientifiques et techniques spectaculaires accomplis au XIX^e siècle, on voit diminuer l'espace. Ce sont «les princes et les ruraux» qui cèdent, selon une formule révélatrice de l'auteur, devant ce que l'on peut désigner comme la modernité, associée aux révolutions et aux guerres (elles aussi affectées par une accélération dans le renouvellement de l'armement [p. 123]), à l'«encombrement» (la surcharge démographique), au chômage, aux techniques délétères (la lecture est «remplacée par un gavage sonore», entendez celui de la radio! [p. 129]). D'ailleurs, jamais la progression objective des techniques n'est considérée comme un progrès. Bref: «Les eaux qui nous portent coulent, de plus en plus rapides, sur les pentes de l'abîme où elles vont s'engouffrer», «l'allure trop rapide de l'histoire» nous précipite «vers des événements sans mesure» (p. 130, 132). On le voit: l'évolution devient même tragique. Les dernières pages de ce livre éminemment pessimiste présentent comme la seule solution l'adoption par les hommes d'une «mystique suprême», notion que l'auteur emprunte à l'historien Gaston Roupnel (1871-1946) pour qualifier le nécessaire «esprit de sacrifice et d'amour» permettant seul de «traverser les zones périlleuses que le génie humain a témérairement étendues devant lui» (p. 133-134).

3. S'agit-il d'un livre réactionnaire? On retrouve ici une ambivalence du

thème de l'accélération qui court tout au long du présent dossier d'*Écrire l'histoire*. Qu'on approuve l'accélération, qu'on la souhaite, et l'on sera du côté des «progressistes». Rien de tel ici: Halévy redoute ce monde qui ne cesse de jeter à bas ce qu'il a construit. On touche du doigt l'indépassable clivage qui traverse toute la droite européenne entre des modernistes («futuristes» pour certains) allant jusqu'à prôner l'accélération et des passéistes qui la craignent. Halévy est de ceux-là; mais il faut se garder de toute accusation injuste. Rien ne respire le vichysme, ici du moins (nous voulons dire que nous laissons de côté les prises de position plus gênantes de l'auteur hors de ce livre), et Halévy n'a pas de mots assez durs pour parler d'Adolf Hitler (p. 124-127). Il n'est guère sensible, on l'a dit, au progrès – Raymond Aron lui en fit la remarque, soulignant qu'il était plus facile de se passer du progrès technique quand on était «du bon côté», et pas, comme des millions d'hommes, dans la pauvreté extrême¹⁰. Bref: Halévy demeure sur des positions traditionalistes modérées (voir ses pages complexes sur la Révolution française [p. 98-106]), et se réclame même, sans malice, de Jules Michelet. C'est avec une citation de la préface à *L'Histoire du XIX^e siècle* – un livre fort pessimiste de Michelet, il est intéressant de le signaler – qu'Halévy commence son *Essai* (p. 19), et c'est presque avec Michelet encore qu'il le referme (p. 131-134). Effaré déjà par la succession accélérée des régimes (république et monarchie), l'historien romantique écrivait:

Un des faits d'aujourd'hui les plus graves, les moins remarqués, c'est que l'allure du temps a tout à fait changé. Il

a doublé le pas d'une manière étrange. Dans une simple vie d'homme (ordinaire de soixante-douze ans), j'ai vu deux grandes révolutions qui autrefois auraient peut-être mis entre elles deux mille ans d'intervalle.¹¹

On pourra objecter qu'il y a quelque chose de paradoxal à parler d'accélération en 1948 en s'appuyant sur un auteur qui a dit la même chose en 1872: le paradoxe semble révélateur de l'époque pour laquelle vaut et dans laquelle s'inscrit la thèse d'Halévy. D'autant que le même constat se répète en aval: on ne sache pas que la rengaine de l'accélération de l'histoire ait perdu du terrain depuis 1948. Ajoutons, pour élargir encore l'époque où se situe ce livre, que le thème de l'accélération est en fait pensé dès la fin du XVIII^e siècle, et qu'il «se transforme en diagnostic général de l'époque à partir du début du XIX^e siècle¹²». Du point de vue d'un Chateaubriand, par exemple, «les accélérations matérielles dues aux mutations techniques et industrielles du début du XIX^e siècle ne [font] tout au plus qu'intensifier la grande transformation engagée par la dissolution des cadres d'expérience politiques, sociaux, et religieux de l'Ancien Régime¹³». Si l'on en croit Reinhart Koselleck, les choses remontent à plus loin encore; pour lui, «l'accélération du temps, jadis catégorie eschatologique, devient au XVIII^e siècle matière à planification terrestre, bien avant que la technique n'ouvre complètement le champ d'expérience convenant à l'accélération¹⁴». Voilà donc l'idée de 1948 inscrite en fait dans un temps long qui est, semble-t-il, celui de la modernité. Les choses sont claires: il s'agit d'une accélération redoutée, critiquée depuis plus de cent ans déjà quand sort le livre.

On ne peut donc douter du caractère réactionnaire de l'*Essai*, qui défend parfois des idées fort déplaisantes: on peut sans peine passer sur des positions aujourd'hui abandonnées, qui font figure de scories (le millénarisme, le déclin au haut Moyen Âge), comme on peut passer sur des bizarreries (quel historien moderniste souscrira à l'étrange idée d'un «été indien», sur le plan historique et non climatologique, de 1648 à 1798?). On peut passer encore sur des positions historiographiques évidemment vieilles: que l'on songe à cette croyance profonde de l'auteur en l'existence d'invariants, au premier rang desquels «les peuples» (les «Hindous», les «Jaunes», etc.) et leur destinée, ou de types, tels que «le révolutionnaire» s'incarnant tour à tour dans «le puritain de Cromwell, le Jacobin de Robespierre, le bolcheviste de Lénine» (p. 59). Ce sont plutôt les pages exprimant une islamophobie déchaînée (voir p. 50-51) ou une foi intacte dans le projet colonial¹⁵ qui, pour être courantes à l'époque où elles ont été rédigées, n'en suscitent pas moins aujourd'hui une gêne certaine.

4. Sont-ce les hommes qui, dans leurs déplacements et leurs activités diverses, vont plus vite qu'avant, ou est-ce bien l'histoire entendue comme succession des époques qui s'accélère? L'ambiguïté demeure. Si l'on veut parler d'une vitesse plus grande des hommes et des choses, on doit sans doute complexifier le constat (noter que, depuis quelque temps, dans le domaine des transports, cette accélération semble atténuée, qu'elle est territorialement inégale, qu'elle n'est pas «durable» sur le plan environnemental, etc.), mais, sur la longue durée, le fait paraît difficile à nier¹⁶. Mais que l'on mette moins

de temps pour aller d'un point à l'autre, bref, que l'on « accélère », cela ne signifie pas une accélération *de l'histoire*. Or l'idée d'une succession accélérée des époques, elle, est plus problématique : elle suppose plusieurs opérations discutables, en particulier celle qui consiste à poser une « histoire » (une temporalité) unifiée et linéaire, ignorante des discordances des rythmes, ainsi que celle qui consiste à construire de manière univoque des « époques » qui prennent sens dans cette histoire. Sur ce point, frappante paraît la proximité du livre d'Halévy avec un thème qui paraît pourtant opposé, celui de la fin des temps ou de la fin de l'histoire, qui a fait l'objet du dernier numéro d'*Écrire l'histoire*¹⁷. Pourtant, rien de plus contraire à s'arrêter que d'accélérer, n'est-ce pas ? Mais l'accélération selon Halévy a des airs d'interruption : ne lit-on pas dans *l'Essai* que « peur, espérance s'éteignent ensemble, parce que l'avenir, parce que l'univers sont devenus impensables » (p. 130) ? Comme l'a bien montré Jean-Noël Jeanneney, une pareille thèse suscite les mêmes critiques que celles de Francis Fukuyama sur la « fin

de l'histoire » ; toutes deux croient en un « niveau unique d'influence et d'importance ». Chez Halévy, l'acteur premier, ce sont « les progrès angoissants de la science et de la technique ». L'une et l'autre thèse « font bon marché, au service de convictions antagonistes, de l'existence de rythmes entrelacés selon lesquels les différents secteurs de l'activité des hommes – le politique, l'économique, le culturel, le religieux – déploient leur vitalité inégale en entretenant entre eux des relations d'une extrême complexité¹⁸ ».

On voit les limites de *l'Essai*. Très lu, en son temps du moins (au point que l'auteur se plaignait : « On croirait que je n'ai écrit que cela¹⁹ »), influent sur un certain milieu dont la figure la plus illustre est sans doute Philippe Ariès²⁰, exprimant avec mesure et sans esprit de système une méfiance profonde à l'égard de la modernité, le livre a somme toute laissé, plutôt qu'une empreinte profonde sur la production scientifique, une formule assez neutre pour devenir fameuse : il a pour ainsi dire cristallisé le thème de l'accélération, contribuant de la sorte à l'installer durablement dans la vie intellectuelle.

Notes

Nous avons discuté de ce texte avec Christophe Bouton, Catherine Coquio et David Schreiber : nous les en remercions chaleureusement.

1 Sauf mention contraire, nous ne renvoyons pas à l'édition *princeps* (*Essai sur l'accélération de l'histoire*, Les Îles d'Or / Éd. Self, 1948), mais à celle de 2001 : Daniel HALÉVY, *Essai sur l'accélération de l'histoire ; suivi de L'histoire va-t-elle plus vite ? ; La Conquête des forces de la nature ; Leibniz et l'Europe*, textes rassemblés par Jean-Pierre Halévy, Éd. de Fallois, 2001.

2 Pour reprendre la formule de Jean-Noël JEANNENEY, *L'Histoire va-t-elle plus vite ? Variations sur un vertige*, Gallimard, 2001, p. 7. Ce

livre expose de manière convaincante la complexité du postulat accélérationniste et la perplexité qu'il inspire.

3 On peut renvoyer ici à Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, A. Colin, 1949, ou à *id.*, « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *Annales. E.S.C.*, vol. 13, n° 4, 1958, p. 725-753. C'est l'événement qui fait couramment l'objet d'une désignation métaphorique comme de l'« écume ».

- 4 Sur les Halévy, voir Henri LOYRETTE (dir.), *Entre le théâtre et l'histoire. La famille Halévy (1760-1960)*, A. Fayard / Éd. de la Réunion des musées nationaux, 1996; sur Daniel Halévy, voir Sébastien LAURENT, *Daniel Halévy. Du libéralisme au traditionalisme*, B. Grasset, 2001.
- 5 Voir l'étude classique de Philippe BURRIN, *La Dérive fasciste. Doriot, Déat, Bergery (1933-1945)*, Éd. du Seuil, 1986.
- 6 On lit p. 168 de l'édition *princeps* (1948) de l'*Essai* que ce livre est «le troisième de la "collection typographique" éditée par René Wittmann». Sur la figure et le rôle de ce dernier, et plus généralement sur le «milieu maurassien de l'après-guerre», dont Wittmann (et non «Withmann», comme l'auteur l'écrit à tort) était une «figure légendaire», voir Guillaume GROS, *Philippe Ariès. Un traditionaliste non-conformiste. De l'Action française à l'École des hautes études en sciences sociales (1914-1984)*, Presses universitaires du Septentrion, 2008, particulièrement p. 105 (voir aussi p. 123).
- 7 Victor KRAVCHENKO, *J'ai choisi la liberté! La vie publique et privée d'un haut fonctionnaire soviétique* [1946], traduit de l'américain par Jean de Kerdéland, Éd. Self, 1947.
- 8 Pour l'histoire du texte (publication partielle en 1940 et 1945, etc.), voir la «Note préliminaire» de Jean-Pierre Halévy, p. 137-138.
- 9 «Lettre aux lecteurs de cette deuxième édition», p. 11.
- 10 Voir p. 141-157 la transcription de la discussion radiophonique qu'il eut avec diverses personnalités, dont Raymond Aron (citation p. 155).
- 11 Jules MICHELET, *Histoire du XIX^e siècle* [1872], Ch. Marpon et E. Flammarion, 1880, p. ix.
- 12 Alexandre ESCUDIER, «Le sentiment d'accélération de l'histoire moderne: éléments pour une histoire», *Esprit*, 2008, p. 165-191, ici p. 172.
- 13 *Ibid.*, p. 174.
- 14 Reinhart KOSELLECK, «Le futur passé des temps modernes», dans *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. de l'allemand par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock, Éd. de l'EHESS, p. 19-36, ici p. 32.
- 15 On lit bien p. 119 que, «en l'année 1880, l'Afrique restait à prendre, et presque à découvrir», mais en fait dans ce passage la colonisation est plutôt décrite comme source de conflits futurs; le projet colonial est plus longuement décrit dans le deuxième texte que comportait le volume de 1948, «Leibniz et l'Europe. Histoire d'une méditation perdue. 1667-1716», un article publié d'abord en 1940 (voir en particulier p. 199-200).
- 16 Voir Yves RENOARD, «Vitesses de transmission», *Médium*, n° 15, 2008, p. 60-79. Sur toutes ces questions, voir aussi l'article très riche de Reinhart KOSELLECK, «Y a-t-il une accélération de l'histoire?» [2000], trad. de l'allemand par Marie-Claire Hoock-Demarle, *Trivium*, n° 9, 2011, <<http://trivium.revues.org/4079>>, cons. 12 mars 2016, qui distingue accélération dans l'histoire et accélération de l'histoire.
- 17 Paule PETITIER, Sophie WAHNICH (dir.), dossier «La fin de l'histoire», *Écrire l'histoire*, n° 15, 2015; voir notamment David SCHREIBER, «D'une fin de l'histoire à l'autre: Francis Fukuyama, François Furet, (re)lectures croisées», p. 27-35.
- 18 Jean-Noël JEANNENEY, «La "fin de l'histoire": faribole ou forfanterie?», *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 69, 2001, p. 95-104, ici p. 103-104.
- 19 Le mot est rapporté par Pierre GUIRAL, «Mes rencontres avec Daniel Halévy», dans Henri LOYRETTE (dir.), *op. cit.*, p. 312-317, ici p. 312.
- 20 Voir Philippe ARIÈS, «Les méditations de D. Halévy sur l'histoire», *Revue française de l'élite*, n° 10, 1948, p. 108-109.